

# Cadeau de Noël – Une tragicomédie

---

Thérèse scrute la rue depuis un bon moment déjà, et commence à fatiguer. C'est qu'elle n'a pas l'habitude de se tenir immobile devant sa fenêtre, mais aujourd'hui, c'est différent. En fait, depuis plusieurs jours (ou est-ce plusieurs semaines ? Davantage ? Thérèse l'ignore, car le temps a tendance pour elle à se contracter, transformant les années en mois), rien n'est plus comme avant.

Avant. Ce simple mot suffit à la plonger dans les brumes mortifères de la nostalgie. Elle repense à l'école, aux enfants, aux collègues. Les cris d'excitation dans la cour de récréation, l'odeur du café partagé, de la craie sur le tableau noir. Les années sont passées si vite. Pfuit ! Et puis plus rien, elle s'est retrouvée du jour au lendemain toute seule à la maison, flanquée de deux chats paresseux et indifférents, à tourner en rond, passant et repassant devant les quelques dessins, chaque jour un peu plus défraîchis, collés sur son frigo, cadeaux de ses élèves. Elle en voyait, pourtant, des gens, quand elle était institutrice. Aujourd'hui encore, quelques-uns la saluent parfois dans la rue, échangent avec elle quelques paroles émues au supermarché, se souvenant des jours anciens où elle enseignait encore à l'école.

Ces derniers temps, elle a perdu l'appétit. Est-ce à cause du décès récent de sa dernière amie d'enfance ? Thérèse est arrivée à un âge où la disparition des proches fait office de compte à rebours. Il ne lui en reste plus beaucoup, et bientôt, son tour viendra. Elle se sait pourtant en bonne santé, mais n'a plus envie de rien, ou presque, se traîne le long de la journée comme une ombre – vide, morose, sans joie ni enthousiasme, elle qui ne s'était jamais ennuyée, qui était toujours curieuse de tout, partante pour tout ! Elle n'en peut plus d'attendre, a besoin d'air, de lumière, de sortir. Déjà, elle ne tient plus en place et arpente le séjour comme si elle y cherchait quelque chose qu'elle a perdu. Son rythme cardiaque s'accélère, son souffle se raccourcit, une sensation de fièvre gagne son corps.

Ce n'est pas le moment. Elle se ressaisit, inspire profondément, expire le plus lentement possible, s'assied et se concentre sur sa respiration, sur le tic-tac de l'horloge, le bruit de fond des voitures qui passent dans la rue, l'air qui rentre dans ses narines. Heureusement, dans quelques minutes, son amie Josette va venir.

Thérèse a déjà étendu sa nappe favorite sur la table, choisi deux tasses dans sa belle vaisselle, avec soucoupes, sucrier et théière assortie, et deux petites cuillers en argent. C'est peut-être dérisoire, mais ça compte tant pour elle ! Pour la énième fois, elle vérifie sa mise dans le miroir, sans en être satisfaite. Elle y voit une vieille dame à l'apparence fragile et à la tête d'oiseau déplumé, avec deux grands yeux tristes, bien que sa bouche s'incurve malgré elle en un demi-sourire.

Elle est pourtant impeccable comme une chemise immaculée qui vient d'être repassée – « celle de ma grand-mère », pense Thérèse. Quand elle le peut, elle pratique l'autodérision, désarmant ainsi d'avance tous ses détracteurs. Ce qui ne l'empêche pas de garder au fond d'elle-même une certaine assurance. Elle est mince et en est fière, quelles que soient les remarques désobligeantes que d'autres femmes ont pu faire à son sujet dans le passé. Elle se souvient de cette collègue qui avait dit au directeur de l'école, lequel lui avait tout répété : « Thérèse, elle suit des régimes aussi stricts que ses principes moraux »... « déclarés », avait-elle perfidement ajouté, comme pour donner foi aux ragots faisant état de son intérêt appuyé pour certains pères de famille...

Aujourd'hui, le souvenir de ces paroles la faisait (presque) sourire. Comme tous les matins, elle a réuni ses cheveux ondulés en une queue-de-cheval qui dégage sa nuque d'ancienne danseuse et ses épaules musclées et menues. Une jupe d'été tombe sur ses genoux, révélant

des jambes fines et bronzées. Elle se tient très droite et sait que les hommes aiment encore regarder son derrière. Elle devrait avoir honte de ces pensées triviales, mais non, elle assume.

La sonnette retentit, Thérèse se précipite pour ouvrir autant que le lui permettent ses rhumatismes. Josette est là, plantée devant la porte, masse sombre laissant passer autour d'elle les rayons de ce beau soleil de juin, souriant de ses grosses dents carrées, une bouteille de crémant serrée dans sa main potelée. Pas sûr que le thé lui convienne, finalement.

Thérèse sort sa tarte aux pommes du four et fait quand même chauffer l'eau à tout hasard avant d'aller chercher de beaux verres à pied pour le crémant. Une demi-heure plus tard, Josette ayant terminé la longue litanie de ses multiples problèmes de santé et autres malheurs, parmi lesquels la difficulté de se rendre d'Illkirch à Ostwald, deux communes pourtant voisines, et que toutes deux ont épuisé les blagues sur leurs partenaires de bridge, Josette en vient à parler de « ses enfants ».

En fait, elle n'a eu qu'un fils, car, comme elle le dit souvent, « il y avait toujours du travail, à la boucherie, on commençait tôt et on finissait tard, alors tu sais, les enfants... C'est déjà bien beau qu'on ait pu en avoir un ! ». C'est grâce à la boucherie que Josette, ancienne voisine de Thérèse, a pu passer d'Ostwald à Illkirch, une ville plus huppée, quand son mari a pris sa retraite, et grâce encore à la boucherie qu'elle a pu acheter sa Porsche, garée devant la minuscule maison de Thérèse.

Josette lui montre des photos de son fils et de sa belle-fille sur son portable, mais Thérèse n'y voit goutte. Trop petit (« mais où sont passées mes lunettes ! »). Autrefois, on sortait de grands et luxueux albums photos, et maintenant ça : des miniatures. Josette est intarissable sur son fils, Vincent : c'est le plus beau, le plus intelligent, et quelle réussite ! Bon, pour la femme qu'il a épousée, c'est une autre histoire, mais au moins lui a-t-elle fait deux beaux enfants : une fille, puis un garçon. Thérèse, qui a pourtant bonne mémoire ne parvient jamais à retenir leur nom : Apolline et Kenzo ? Ou est-ce KENZA et Apollon ? Elle se souvient vaguement que le père a choisi le prénom de l'un, la mère celui du second, mais lequel a fait quoi ? À vrai dire, ça la soûle un peu, ces histoires d'enfants et de petits-enfants ! Elle ne peut même pas se comparer, vivant seule depuis une éternité. Elle regretterait presque à présent de s'être fait avorter autrefois. Elle n'aurait pas pensé qu'elle se serait sentie un jour si désespérément seule. Sa vie de maîtresse d'école avait été si remplie...

Puis Josette embraye sur ses vacances : l'île Maurice, Saint-Martin, la Thaïlande, les Émirats arabes unis... Elle part souvent en Suisse, aussi, mais ça, elle en parle beaucoup moins. Derrière son dos, les amies du bridge la surnomment « la comtesse ». C'est que Josette aime faire l'importante, alors qu'elle n'a ni culture ni éducation. Autrefois, elle se disait même fièrement « femme de boucher » - ce qu'elle ne crie plus sur les toits depuis fort longtemps. Thérèse étant institutrice, Josette considérait (à l'époque) qu'elles étaient sur un pied d'égalité en termes de notabilité. « Depuis, songe Thérèse, madame a changé de quartier, puis de ville, elle roule en Porsche et me regarde de haut, mais moi, au moins, je ne suis pas *la femme de* ! ».

Malgré tout, Thérèse l'aime bien, Josette. D'abord, si c'est une comtesse, elle n'en a que le titre, car ce qu'elle possède le mieux, c'est un goût prononcé pour les signes extérieurs d'une richesse qu'elle n'a pas. Et puis surtout, elle la fait souvent rire – même si c'est parfois de manière involontaire. Rien que son physique a quelque chose de comique. Josette est coupée en deux. On dirait que tout le haut de son corps a été aspiré par un immense monstre à trompe qui en a retiré toute la chair. Des seins tout petits pendent, flasques, sur un tronc sec surmonté d'une tête réduite. À l'inverse, le bas du corps, lui, est tout gonflé, avec ses cuisses obèses qui s'embranchent dans un postérieur pachydermique. Une sacrée apparition, cette Josette ! Mais avec ça, la meilleure des femmes, toujours prête à lui rendre service. Tiens, par exemple, Josette vient la voir *jusqu'à Ostwald* ! Cela épargne à Thérèse la peine d'aller à Illkirch en

changeant de bus et en faisant tout un détour, les flots de l'Ill empêchant tout trajet en ligne droite. Il faut dire aussi que Josette adore sortir sa Porsche !

Thérèse écoute d'une oreille distraite le récit plat des vacances « de rêve » de son amie. De toute façon, Josette n'a pas grand-chose à dire. Qu'a-t-elle fait à chaque fois, à part de la chaise longue en bord de piscine et des achats compulsifs ? Assez vite, la conversation s'alanguit. Il est vaguement question d'aller ensemble au marché d'Illkirch, puis de prendre le café à *La Belle Choc*. Thérèse évoque bien le programme de *L'Illiade*, la salle de spectacles d'Illkirch, ou les concerts de la Cité de la Musique et de la Danse, en vain. Josette, la culture, ça n'a jamais été son truc. Tout de même, on discute des prochaines vacances et on en vient rapidement à parler de Noël. Josette espère que, cette fois-ci, « ses enfants » pourront venir ou qu'ils l'inviteront chez eux. Les deux dernières années, cela n'a pas pu se faire. La première année, son fils était en déplacement professionnel important, et la dernière fois, sa belle-fille avait le COVID et était terriblement souffrante... À croire qu'ils avaient des soucis ou qu'ils lui cachaient quelque chose, comme la fois où Vincent, adolescent, s'était fait tatouer une sirène sur le bras et que la pointe de sa queue dépassait sur son poignet (difficile à dissimuler, ça). En tout cas, cette année, Josette en est certaine, ce serait la bonne !

Plus Josette pérore, plus le visage de Thérèse se décompose. Une fois de plus, elle se retrouverait donc seule à la maison devant son écran de télévision, qui lui donnerait, mieux que ses chats fugueurs, l'illusion d'être entourée. Josette, s'apercevant finalement du mutisme de son amie, marque une pause et se pince les lèvres. Les yeux de Thérèse tombent sur ses mains disparaissant sous les longues veines bleues, les nœuds d'arthrose et les taches brunes. Maudite vieillesse ! Maudite solitude !

Puis elle se rend compte qu'elle vient d'avoir une absence, peut-être de quelques secondes à peine, comment savoir ? Quoi qu'il en soit, son corps est resté là, faisant illusion, et Josette a continué de parler sans s'apercevoir de rien, comme d'habitude, peut-être pour meubler, peut-être pour la rassurer, mais que raconte-t-elle ?

- Ça s'appelle *Cadeau de Noël*.
- C'est quoi, ça ?
- Une entreprise qui va t'intéresser.
- Oh, tu sais, moi, la bourse...
- Non non non, c'est une petite entreprise ! Mais écoute, ça va te plaire : ils font de l'événementiel.
- Ah.
- Oui, ils organisent des rencontres, des fêtes, tout ça, mais juste pour Noël.
- Et alors ?
- Eh ben, ils peuvent t'arranger un Noël aux petits oignons !
- Moui, un traiteur, alors ?
- Un traiteur ? Oui, mais pas seulement. Ils s'occupent surtout des personnes seules, et leur préparent un réveillon et une fête de Noël à la carte : clowns, magiciens, chanteurs, et même... des acteurs.
- Des acteurs, des acteurs ? Genre les Chippendales ?
- Hihi, non, non... Quoique, ça aussi, ça pourrait s'arranger, si tu y mets le prix.
- Oh, ben tu sais, moi, je ne serais pas contre...
- Non, en fait, je te parle d'acteurs qui jouent le rôle de tes enfants.
- Comment ? Tu veux dire, des acteurs qui font semblant, devant moi, d'être de ma famille ?
- Oui ! C'est génial, non ? Et certains de ces acteurs peuvent même emmener leurs enfants pour te faire passer un vrai Noël en famille !
- Tu appelles ça un vrai Noël en famille ? Mais c'est affreux, ton truc !

## Cadeau de Noël

— Faut pas prendre les choses comme ça, ma Thérèse, tente l'expérience ! D'habitude, tu ne recules devant rien ! Et puis tu sais, ils sont vraiment très bons. J'en ai entendu parler il y a quelques années, et déjà, ils avaient beaucoup de succès. Ils se font connaître uniquement par le bouche-à-oreille. Tu devrais peut-être essayer, une fois, pour voir ?

— Oh, je ne sais pas, ça ne me dit trop rien.

— Attends ! C'est vraiment le truc à faire, tant qu'ils ont encore des places à prix raisonnable. Et puis, c'est peut-être mieux qu'une soirée télé, non ?

Thérèse écoute un moment, puis change de sujet, reléguant l'information dans la catégorie : « nouvelles lubies de Josette » au même titre que les différents régimes qu'elle lui avait successivement vantés (comme si Thérèse en avait besoin !), la sophrologie, l'aromathérapie, la méditation de pleine conscience, et différentes théories complotistes, toutes aussi éphémères que les vêtements qu'elle s'achète constamment et dont elle se débarrasse après les avoir mis deux ou trois fois.

Et puis le temps a passé, les semaines se sont succédé. Le soleil d'été est parti vers d'autres pays, et a fait place au vent d'automne secouant les feuilles, aux pluies froides, à la grisaille, et déjà on y est.

« Noël approche », s'inquiète Thérèse. « Bientôt, ce sera la folie des décorations de Noël, le marché de Noël, les cadeaux de Noël, les téléfilms de Noël... J'en ai déjà la nausée ! ». Noël, une invitation publique qui s'adresse à tout le monde, sauf à elle. Elle se compte parmi les exclus, les oubliés, les laissés-pour-compte. C'est un cauchemar. On l'a oubliée. Tout le monde l'a oubliée, ils sont tous partis, et elle n'est plus qu'un tas d'os grelottant sur une chaise. Elle partirait bien au soleil pour oublier tout ça, mais avec quel argent (pas avec sa pension d'institutrice, en tout cas), et surtout, avec qui ? Josette a déjà prévu de recevoir « ses enfants », à savoir Vincent, sa femme, et leurs deux enfants. Toutes ses autres amies sont pareilles. Comme lorsque ses copines se mariaient toutes alors qu'elle restait célibataire. Mais au moins, à l'époque, elle avait les enfants de sa classe, et pendant plus longtemps que leur mère !

Pour penser à autre chose, Thérèse fait du rangement, les mains fébriles. À défaut de mettre sa vie en ordre, elle met au moins de l'ordre dans ses affaires. Mais pour qui ? Thérèse n'a pas de famille. Dans un tiroir las à l'odeur d'encaustique et de poussière, au milieu de vieilles piles, de trombones rouillés et de bons de réduction périmés, elle trouve un dépliant intitulé : « Cadeau de Noël ». Tiens, ça lui dit quelque chose, voyons voir :

« Noël arrive.

Vous aussi, vous avez droit au bonheur. Faites appel à nos services maintes fois primés, ne laissez pas ce moment privilégié vous passer sous le nez. Pour que votre joie soit à son comble, nous nous occupons de tout : repas, cadeaux, décoration, musique, jeux et divertissements, et même vos invités : consultez notre catalogue ! Tout sera à votre goût, précisément comme vous l'aviez rêvé, et vous verrez que par la magie de *Cadeau de Noël*, tout deviendra possible ! »

C'est tentant. Très tentant. Mais combien ça coûte ? Il y a un formulaire pour obtenir un « devis gratuit ». Elle examine la formule « ESSENTIEL » – la moins chère. À ce prix-là, elle doit faire elle-même la cuisine et s'occuper de tout, à domicile (dans la formule « LUXE », une maison est louée par la société, elle y est invitée et n'a rien à faire). Elle n'a pas non plus la possibilité de choisir la famille qui lui rendra visite (« ce sera la surprise ! » annonce gaiement le prospectus). Elle choisirait bien l'offre « Réveillon + Noël », mais n'en a pas les moyens. Tant pis, elle opte pour le réveillon seul et décide de fêter Noël à l'allemande : les cadeaux seront distribués en fin de soirée. Elle hésite encore sur la messe de minuit, mais s'ils

sont Protestants, ça ne marchera pas. Zut, sur le formulaire, il s'agit encore d'une option payante. Le Bon Dieu repassera.

Elle feuillette le catalogue, rêvassant devant les prestations les plus chères : invités ayant une formation de clown, de chant, de musique (pianistes, clarinettes, guitaristes, etc.), les plus chers étant les humoristes et acteurs d'improvisation, capables de meubler les blancs, de dissiper tout malaise éventuel, et de faire rire les clients. « Pas pour moi ! » lâche Thérèse en refermant le livret. Elle a des goûts simples, et puis d'abord, ses élèves, elle ne les a jamais choisis. Elle a l'habitude de faire avec ce qu'on lui donne, il n'y aura donc pas de problèmes : « Aucun problème, aucun problème » se répète-t-elle comme un mantra.

Quelques jours plus tard, le contrat est signé avec *Cadeau de Noël*. Thérèse a craqué. Qu'importe d'ailleurs, puisqu'elle ne part plus que rarement en vacances. Elle fait ses courses de Noël le sourire aux lèvres, sans regarder à la dépense – ou presque. Bientôt, « ses enfants » viendront la voir. L'agence lui a annoncé qu'ils seraient quatre : un couple et leurs deux enfants, une fille et un garçon. Thérèse est aux anges.

Évidemment, pas un mot de tout cela à Josette. S'il le faut, elle dira à ses voisins qu'elle reçoit « de la famille », sans plus de précisions. En attendant, les préparatifs l'absorbent entièrement : le repas du réveillon, la décoration, et bien sûr les cadeaux.

Le grand jour arrive. Thérèse a fait le ménage pendant des jours, vérifié cinq fois tous les préparatifs. Tout est en ordre, tout ira bien. Son sourire est crispé, ses muscles tendus, mais elle est heureuse comme jamais elle ne l'a été depuis bien trop d'années. Ce Noël, c'est un cadeau qu'elle se fait à elle-même.

18 h, la sonnette retentit, ils sont là : « pile à l'heure ! ». En respirant profondément, elle s'efforce de marcher avec calme vers la porte. Elle ouvre. « Joyeux Noël ! » disent l'homme et la femme à l'unisson. Lui, brun, mastoc, barbe courte, boucle d'oreille à droite, porte une bouteille de champagne ; elle (sa femme ? une simple intermittente du spectacle ?), cheveux teints en blond, piercing à la narine gauche, mince et menue, tient un bouquet de fleurs aux couleurs vives ; derrière, les enfants portent chacun un cadeau (c'est pour elle, et elle essaye de ne pas penser au fait que c'est elle qui a déjà payé tout ça), la fille aînée doit avoir plus de boutons que de taches de rousseur, le garçon, un petit gros, ressemble beaucoup à l'homme (une vraie famille ?).

Thérèse a le sourire un peu crispé, mais elle est heureuse. Ils sont venus pour elle, et elle va enfin passer Noël en famille : « entrez, entrez ! ».

Les adultes s'avancent pour l'embrasser ; Thérèse a cette microseconde d'hésitation, voire de recul, qu'elle a gardée de la pandémie de COVID, puis elle se laisse faire. Des embrassades, comme c'est étrange. L'homme (selon le dossier de l'agence, il s'appelle Julien, mais cela peut être un nom d'emprunt) l'appelle « maman », et sa femme (ou sa collègue ? « Mélanie ») l'appelle « Thérèse », tout simplement. Quant aux enfants, ils traînent un peu les pieds : « Alors, fiston, tu n'embrasses pas mamie ? ». « Si, si », répond le gamin, visiblement pas enchanté. L'adolescente s'avance ensuite avec assurance, embrassant Thérèse avec un enthousiasme exagéré tout en toisant son frère d'un air narquois. Une famille normale, en somme.

Pendant que leurs parents échangent quelques badineries avec Thérèse, les enfants furètent un peu partout, curieux. Mais Thérèse a veillé au grain, les cadeaux sont cachés dans l'armoire de sa chambre, et pas question de les sortir avant la fin de la soirée !

Le gamin tire sur le pantalon de Julien : « Papa, ils sont où, les cadeaux ? ». Avec un petit rire gêné, il regarde Thérèse en lui faisant un clin d'œil : « Tu sais bien que le père Noël les apportera à minuit, on te l'a déjà dit ! ». Le petit gros se renfrogne, sort son téléphone de sa poche, et saute dans le canapé en le faisant couiner sous son poids. Quelques secondes plus tard, le visage éclairé par la lumière de l'écran, il est déjà hypnotisé devant un jeu. Julien

souffle dans l'oreille de Thérèse : « au moins, comme ça, il se tiendra tranquille un moment ! »

C'est là que Thérèse se rend compte que si elle a tout préparé pour le repas, précédé d'un petit apéritif, elle n'a rien prévu de spécial pour les enfants. Elle pourrait leur faire la classe, mais pour le reste, elle est sans expérience. Elle n'a même pas de coca au frigo ! Il y a bien du jus d'orange, mais...

« Quoi, du jus d'orange ! ». La fille a l'air dégoûtée. « T'as pas du soda ? ». Du soda, du soda... « Tu veux dire de l'eau gazéifiée ? » répond Thérèse. La fille reste bouche bée, comme paralysée. La mère a un petit rire gêné et explique : « quelque chose comme de la limonade, vous avez ? ». Ah, ça, ce serait mal connaître Thérèse. Chez elle, il n'y a que du naturel. La mère emmène sa fille aller voir plus loin, et Thérèse les entend chuchoter rageusement dans l'entrée.

Dépitée, tandis que Julien, assis à côté de son fils, fait défiler les notifications de son téléphone, Thérèse met un disque, l'oratorio de Noël de Bach. Aucune réaction sur le canapé. Ils sont dans un autre monde, virtuel. Mélanie arrive dans le séjour, tenant fermement sa fille par la main pour la traîner à sa suite. La petite dit quelque chose à sa mère, mais Thérèse n'entend que la réponse : « Écoute, moi aussi, j'aimerais écouter autre chose, mais ce sont les goûts de mamie et il faut les respecter ! ». Les petits monstres ! Pour la peine, Thérèse fera semblant de ne rien avoir entendu et retournera le disque quand il arrivera à la fin, ça leur apprendra la culture classique.

L'apéritif est vite englouti. Les adultes ont rapidement sifflé leur bouteille de champagne, laissant un fond à Thérèse, et les enfants se sont rués sur les gâteaux secs. Il ne reste plus qu'à passer à table. La dinde aux marrons est déjà prête. L'agence a pris la peine de prévenir Thérèse : « pas d'entrée SVP, et pas de légumes ! ». Elle a trouvé ça bizarre, mais au fond, ça lui va très bien aussi, elle n'a jamais grand appétit et ça lui fait moins de travail. Les deux enfants louchent à présent sur les marrons tellement ils les regardent de près : « C'est quoi, ça ? Des cafards ? ». Julien sourit, répondant d'un air expert : « Non, ce sont des marrons. Ce sont les trucs qui tombent des chênes – enfin, non, des châtaigniers. En tout cas, vous verrez, c'est très bon ». Lui-même, en se servant, prend toutefois bien soin de les éviter au maximum. Peine perdue, car Mélanie, sa femme, lui met les siens dans l'assiette. L'affaire menace de tourner au vinaigre, mais le début de dispute est interrompu par les gamins : « Il est où, le ketchup ? ». Thérèse ne sait même pas ce que c'est, et lui tend à tout hasard le saucier rempli. « Beurk ! » fait le garçon en regardant la sauce épaisse. « Pas question de manger quoi que ce soit sans mon ketchup ! » prévient la fille. L'heure est grave. Après de vaines tentatives de pression, puis de négociation, le père prend son téléphone. Thérèse le sait bien, il appelle l'agence. C'est prévu dans la garantie 100 % satisfait. S'il y a le moindre problème menaçant de ruiner la soirée, ils envoient quelqu'un. Au passage, elle s'aperçoit que Julien a un tatouage qui dépasse sur son poignet : une queue de poisson, ou quelque chose comme ça.

Le repas avance péniblement. Julien tente quelques blagues qui ne font rire que Mélanie, mais à part ça, cette famille n'a absolument aucune culture au sens où l'entend Thérèse, et pas un seul des sujets de conversation qu'elle lance ne prend, sauf un, tout juste :

- Et alors, dis-moi, Julien, le travail, comment ça va ?
- Mieux, beaucoup mieux ! À toi, je peux te le dire, j'ai été très longtemps au chômage, en fin de droit et tout. Puis j'ai tenté une reconversion dans l'informatique. La formation a été longue, mais j'ai été embauché il y a deux semaines.
- Félicitations ! Et toi, Mélanie ?
- Moi, je n'ai rien changé ; toujours ATSEM.
- Ah, d'accord.
- Comme je travaille à temps partiel, on a eu pas mal de problèmes pendant la formation de Vin... de Julien.

Julien ne s'appelle donc pas Julien, mais Vin... Vincent ? Thérèse est sur le point d'aller chercher le dessert quand la sonnerie retentit. « C'est le ketchup ! » La fille se précipite vers la porte, suivie de son petit frère. « Enfin, on va pouvoir manger ! ». Oui, sauf que la viande est froide. « Vous avez un micro-ondes, Thérèse », lui demande la mère. Ah, ça non ! Et puis quoi encore ? Heureusement, le four est encore chaud. Il suffit de remettre le plat dix minutes, et puis... « Dix minutes ?! Mais on a faim, nous ! » se plaint la gamine. Tant pis, ils attendront. « Ne t'inquiète pas, ton ketchup ne va pas refroidir pendant que la viande chauffe » lui lance-t-elle.

L'ambiance, elle, s'échauffe très vite avec les enfants survoltés. Mélanie intervient et leur intime l'ordre d'aller « jouer ailleurs pendant que la dinde chauffe ». Thérèse la regarde, sans voix. Apparemment, elle n'est même plus maîtresse de sa propre maison. Pourvu qu'ils ne cassent rien ! « Enfin, comme ça, ils ne me casseront pas les pieds, au moins ! », pense Thérèse, résignée. Mélanie la regarde avec un sourire désolé. Julien, qui n'a plus le nez dans l'assiette ou dans son verre, l'a maintenant dans son téléphone. Mélanie est prise au piège : « Euh, Julien ! » l'appelle-t-elle à l'aide. Ils ne sont pas trop de deux pour maintenir un semblant de conversation, pareils à deux naufragés soufflant sur des braises presque mortes pour raviver un feu alors qu'ils n'ont plus d'allumettes.

À court d'idées, Thérèse les interroge sur leurs enfants. Non pas que ça l'intéresse réellement (elle a toujours eu horreur des cancre), mais on ne va tout de même pas passer le repas sans rien se dire, et ils doivent bien savoir une ou deux choses sur leurs propres enfants, non ? Le gamin s'appelle Kenzo. « Encore un ! » se dit Thérèse en s'étonnant que la fiche de l'agence ne l'ait pas précisé. « Il est HPI », précise fièrement Mélanie (« c'est donc bien sa vraie mère » commente Thérèse en son for intérieur). De son temps, on parlait encore de « surdoués » (beaucoup étant nuls en classe, ça faisait bien prétentieux, voire ironique) ou d'enfants « précoces » (« pourvu que ça dure ! » avait-elle coutume de dire à leurs parents médusés, rien que pour voir la tête qu'ils feraient). « A-t-il été testé ? » s'enquiert-elle. Évidemment, il ne l'a pas été. Mieux vaut rester dans l'illusion que, quelque part dans ce cerveau rendu gras par le sucre, se cache un « haut potentiel intellectuel ». Si Thérèse était sa grand-mère, elle aurait deux mots à dire sur leur éducation. Julien se sent tout de même obligé d'avouer que Kenzo a de mauvaises notes. « Il fait beaucoup de fautes de français », ajoute Mélanie. « Il ne parle que de mangas et de jeux vidéo » achève Julien. Thérèse ne fait aucun commentaire, se contentant de penser que les chiens ne font pas des chats. Quant à la gamine (dont le nom ne figure pas non plus sur la fiche de l'agence, celle-ci n'ayant peut-être pas le droit d'indiquer le nom des enfants dans son contrat ?), elle commence sa crise d'adolescence, explique Mélanie. Déjà, elle refuse que ses parents l'appellent par son prénom de baptême. Boudeuse et cassante, elle se dispute souvent avec son frère et passe sa vie sur les réseaux sociaux. « Elle cherche à être populaire, mais elle continue à se faire harceler » se désole son père.

Que dire du reste de la soirée ? Lorsque la tornade est partie, Thérèse pousse un soupir de soulagement. C'était donc ça, ce qu'elle avait raté ? Finalement, cette soirée lui aura fait le plus grand bien. Ses illusions sur la famille ont disparu. Elle réalise enfin qu'elle n'a nul besoin d'une famille de petits parasites trop gâtés. Et en prime, étant totalement épuisée par cette pénible soirée, elle est sûre de dormir comme un charme.

Le lendemain ne lui apporte qu'une seule contrariété. Un pendentif qu'elle voulait porter a disparu de sa boîte à bijoux. « J'aurais pourtant juré... » Mais qu'importe, car Thérèse est invitée à déjeuner chez Josette. Son amie l'avait appelée quelques jours auparavant : « Je te l'avais bien dit, ils viennent, cette fois ! Il paraît que Vincent a trouvé un nouveau boulot, il a l'air très content. Écoute, j'aimerais que tu viennes déjeuner avec nous pour Noël et que tu partages un peu notre joie. Tu veux bien venir ? ». Et pourquoi pas ? Josette lui en avait tant parlé ! Elle était déjà curieuse de faire leur connaissance, et elle l'est encore plus à présent,

## *Cadeau de Noël*

puisqu'ils ont la gentillesse d'accepter l'irruption d'une étrangère dans leur famille le jour de Noël !

Après toutes ses émotions, Thérèse se fait un cadeau et appelle un taxi. Du coup, elle arrive un peu en avance, mais sonne quand même tout de suite. Elle ne va tout de même pas attendre dans le froid que ce soit l'heure ! Bizarrement, tout reste silencieux. À tous les coups, son amie est encore occupée à la cuisine. Thérèse n'entend que le vieux clébard asthmatique de Josette, qui fait peur aux passants en aboyant sur tout ce qui bouge, et qui semble avoir été confiné dans la cave pour l'occasion. Puis la voix puissante de son amie lui parvient aux oreilles : « Apolline, ma chérie, tu ouvres ? »

« C'est pas vrai ! », lâche Thérèse en reconnaissant la gamine... puis, à son cou, le pendentif « perdu » la veille... et son petit frère Kenzo, derrière. Personne ne bouge ni ne parle.

Du fond de la cuisine, la voix de Josette retentit de nouveau : « Vincent, s'il-te-plaît, vas-y, toi ! ». Lorsqu'il arrive à son tour, Thérèse reconnaît celui qui, la veille, se faisait appeler « Julien », et qui maintenant fait signe à ses enfants de se taire, et la supplie des yeux de ne rien révéler à sa mère. Voilà donc pourquoi il n'avait pas pu passer Noël avec sa mère les deux années précédentes : « Ben oui » pense-t-elle, « c'est sans doute grâce à quelques jours de travail pour *Cadeau de Noël* qu'il a pu payer des vacances aux mômes – et il n'a pas eu le courage de dire à Josette qu'il s'était fait virer, qu'il était chômeur de longue durée, etc. Oh, et puis après tout, c'est à moi, maintenant, de jouer la comédie ! Pas un mot sur la journée d'hier ni sur le collier (on verra bien si la petite ne me propose pas de le reprendre, mais je lui laisserai de toute façon), ce sera mon cadeau de Noël pour eux. ».

Thérèse se contenta donc de lui tendre la main en disant bien fort : « Ah, Vincent, je suppose ? Ravie de faire votre connaissance ! »